

## NOTRE TRAVAIL DE CIVILISATION

Il est heureux qu'aujourd'hui nous puissions enfin concevoir qu'un enfant exposé aux violences conjugales ou à celles qui s'exercent sur un membre de sa fratrie n'est pas un témoin mais une victime. Il n'est peut-être d'ailleurs pas tant exposé ou face à cette violence que littéralement pris par elle et aliéné aux phénomènes de répétition traumatogène qui se manifestent dans son milieu familial. Il nous faut un certain courage pour regarder cette réalité en face et prendre la mesure de ce qui a pu passer inaperçu ou sous silence depuis tant d'années. Car prendre la mesure des effets traumatiques de la violence exige de chacun d'entre nous qu'il prenne sa part de responsabilité. Il ne s'agit pas, pour interrompre le cycle infernal de la terreur, de partir à la chasse

aux monstres. Il s'agit d'abord de reconnaître combien ce phénomène est répandu, ainsi que la nécessité d'examiner les conditions qui y préexistent. Vouloir l'éliminer sans chercher à comprendre reviendrait à le reproduire. Notre travail de civilisation demande non pas d'éradiquer ces obscures puissances qui peuvent nous amener à dominer et humilier l'autre, mais de leur donner une forme symbolique, assimilable, partageable et source de créativité. Par ailleurs, prendre la mesure de ces violences et des risques de répétition qui en découlent exige de notre société qu'elle soit à la hauteur des besoins personnels de

l'enfant : en soutenant la mise en récit de ses éprouvés, pour qu'il se sente écouté et compris, et puisse passer du traumatisme au drame, lequel pourra alors s'inscrire dans une histoire et concourra à sa singularité. Prendre la mesure de cette réalité consiste également à s'interroger sur ce que le mot de violence recouvre, par sa généralisation galopante et son usage à tout va, de réalités plurielles : la brutalité d'un geste ne produit pas les mêmes effets que la cruauté humiliante, comme les travaux et témoignages sur la torture l'attestent. Les blessures psychiques engendrées par l'humiliation restent les plus difficiles à élaborer. Il nous revient enfin, afin de ne pas les essentialiser, de ne pas les naturaliser, de situer les phénomènes de violence intrafamiliale comme pris dans des violences sociales. À

l'heure de la promotion de la bientraitance parentale, il nous faudra veiller à ne pas offrir comme alternative à la violence parentale les vertus d'une parentalité positive. D'abord ne pas nuire, en tant que parents et couple, serait la moindre des choses et la plus essentielle des exigences. Ce serait apprendre à faire avec ce qui nous échappe et qui parfois nous déplaît, pour travailler à le reconnaître et ainsi le transformer. Ne pas être trop mauvais pour nos enfants n'est pas seulement une affaire de parents, c'est aussi l'affaire d'une société, et plus particulièrement des adultes qui la composent et doivent en répondre. ■



**Antoine Devos**

Pédopsychiatre,  
coprésident de l'EPE  
du Calvados